

LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



**Madog en Amérique :
La saga d'Indian Jones**

Simon Young

Novembre 2017

Madog en Amérique : La saga d'Indian Jones

Simon Young

Dans un premier article paru dans nos colonnes, Simon Young avait examiné la possibilité que le prince gallois Madog ait découvert le Nouveau Monde dès le XII^e siècle¹. Il aborde à présent l'hypothèse selon laquelle l'expédition de Madog s'installa dans la tribu amérindienne des Mandans.

Des preuves et des questions

La première partie de cette étude consacrée à Madog, axée sur le côté européen de la légende du prince gallois, mettait en scène une douce pastorale de manuscrits, d'inscriptions et de philologie. Les données disponibles du côté américain – un corpus dont on peut douter de la fiabilité – soulèvent quant à elles toute une série d'interrogations qui remettent en cause les conclusions des chercheurs académiques. Par exemple, les Indiens Doegs, que Morgan Jones rencontra en Virginie en 1666, lui parlèrent-ils vraiment en gallois ?² Le « fort » indien établi sur la rivière Duck, dans le Tennessee, est-il une copie conforme de la colline fortifiée de Carn Fadrun dans le Gwynedd (pays de Galles) ? Et encore plus étonnant, le terme « *mand* », que l'on retrouve dans le nom des Indiens Mandans, vient-il d'un mot gallois médiéval signifiant « pellicule »... ou bien est-ce simplement un élément de la langue native indienne ? Il n'y a pas de « eh bien, peut-être que... » qui tienne. On est dans un camp ou dans l'autre : avec les « Madogwys » (les supporters de Madog³), ces enthousiastes qui passent leur vie à placarder des avis « Madog est arrivé là » tout au long de la côte orientale de l'Amérique, ou avec ceux qui refusent opiniâtrement de répondre à ces questions ; ces universitaires extrêmement sérieux qui n'admettront la présence d'aucun Européen pré-viking en Amérique sans une très bonne raison.

¹ Simon Young, *Madog en Amérique : Cap à l'ouest, jeunes Gallois*, Bruxelles, Éditions Kadath, 2017. (Ndlr)

² Le révérend Morgan Jones fut le chapelain du gouverneur de Virginie. C'est lors de son séjour dans la tribu des Doegs où il était retenu captif qu'aurait eu lieu cet échange en gallois. (Ndlr)

³ Voir Young, *ibid.*, p. 1. (Ndlr)

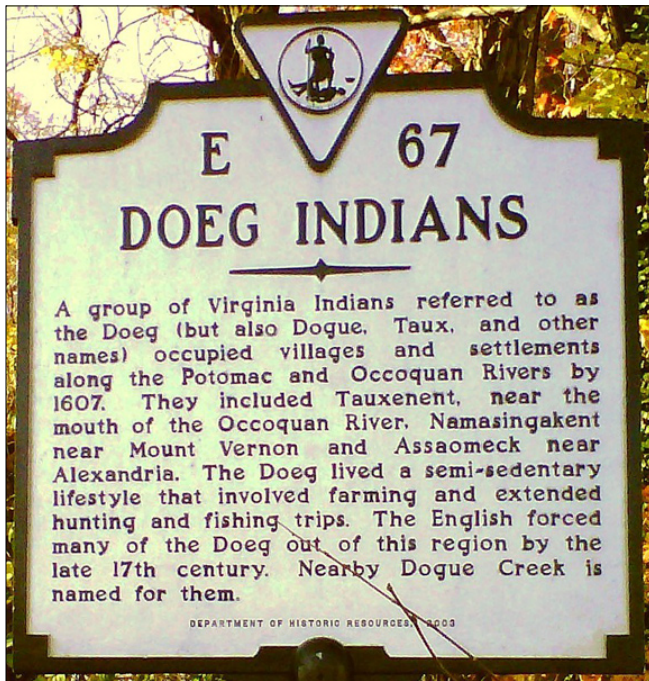


Figure 1. Plaque commémorative à la mémoire des Indiens Doegs, censés avoir conversé en gallois avec le révérend Jones. (DR)

Pour ceux qui veulent emprunter la voie de la modération, l'aspect le plus impressionnant de Madog en Amérique est la grande masse de témoignages. On estime qu'entre 1550 et 1850, les Madogwys ont identifié quelque quinze tribus indiennes comme les ancêtres de Madog, dont les Mandans, les Kutenais, les Padoucas, les Comanches, les Aztecs, les Doegs, les Cherokees et diverses tribus antillaises. Durant cette même période, de nombreuses descriptions de rencontres entre des voyageurs et les « Indiens gallois » ont été publiées. Durant la période moderne – depuis 1850 jusqu'à aujourd'hui –, ces rencontres ont été remplacées par des découvertes d'artefacts, de termes, de coutumes populaires,

tous « gallois », parmi les peuples amérindiens. Aucun livre n'a encore été écrit mais lorsqu'il sortira, ce sera sous la forme d'un pavé d'au moins deux mille pages.

La première question qu'un novice pourrait se poser est « pourquoi avoir inventé ça ? ». Les parallèles archéologiques établis entre l'Amérique et le pays de Galles pourraient être des erreurs ou des coïncidences. Mais si un Gallois perdu dans l'immensité sauvage américaine proclame qu'il a rencontré des Indiens qui parlaient sa langue maternelle, pour quelle raison aurait-il pu inventer une telle histoire ? Prenons, par exemple, le récit gallois-indien classique. C'est une description de Morgan Jones des événements qui se sont déroulés en 1666, mise par écrit pour la première fois en 1686 (date qui peut être retenue) mais non publiée avant 1740⁴. Jones, perdu dans une région reculée de Virginie, est capturé par des Indiens qui lui annoncent qu'il sera tué le matin suivant :

« Sur ce, étant naufragé, parlant de ce fait la langue britannique⁵ (le gallois) et ayant échappé à tant de dangers, devrais-je être maintenant frappé à la tête comme un chien ? Un Indien vint vers moi, qui paraissait être un capitaine de guerre appartenant au sachem des Doegs (dont l'origine doit être, selon moi, galloise), me prit à bras le corps et me dit en langue britannique que je ne mourrais pas. Sur ce, il alla voir l'empereur des Tuscaroras, tomba d'accord sur ma rançon et sur celle de l'homme qui m'accompagnait et les paya le jour suivant. Ensuite, ils nous conduisirent dans leur village et nous divertirent avec courtoisie pendant quatre mois. Je discutai avec eux et prêchai parmi eux trois fois par semaine dans

⁴ Gwyn A. Williams, *Madog: The Making of a Myth*, London, 1979, p. 76-7.

⁵ « *British tongue* » dans l'original. (NdIr)

la langue britannique et ils s'entretenaient avec moi sur des sujets qui leur posaient des problèmes, et lorsque la solution fut trouvée, ils se montrèrent courtois et civils. »

Maintenant, pour quelle raison le lecteur moderne pourrait-il penser que Jones aurait fabriqué un tel récit, lui qui était accessoirement pasteur presbytérien ? Certainement, tout ce qu'il avait à gagner pour tous ses ennuis était le ridicule et la notoriété.

Afin d'y répondre, nous devons considérer un concept très moderne, celui du « facteur désir ». Le « facteur désir » est la force de motivation poussant une personne donnée à trouver palpitant d'expérimenter une chose quelconque, indépendamment du fait que cette chose quelconque est vraie ou fausse. Plus le coefficient du « facteur désir » est élevé, plus nous devons traiter des récits comme celui qui nous occupe avec la plus grande attention. En termes plus concrets, deux personnes se retrouvent dans une forêt canadienne. L'une soutient voir un yéti, l'autre un scarabée violet de deux pouces. Les deux sont des créatures inconnues et toutes les deux sont signalées comme il convient au garde forestier. Dans le premier cas, ce dernier sera plus méfiant. Le yéti est quelque chose dont la plupart d'entre nous avons entendu parler dans notre enfance et qui apporte le frisson de l'inconnu et des immensités sauvages. Que ce soit par malhonnêteté, par erreur ou par une combinaison des deux, une personne pourrait « désirer » que son nom soit lié à cette histoire ; d'un autre côté, le scarabée violet n'attirera pas la foule pour vous applaudir dans une salle bondée.

Cette interprétation peut avoir des relents de psycho-bavardage, mais elle est présentée ici comme une tentative sincère de nous aider à remonter le temps, depuis notre XXI^e siècle jusqu'au XVII^e siècle de Morgan Jones. Aujourd'hui, nous sommes peut-être enclins à voir les Indiens gallois comme des scarabées violets, une chose certainement bizarre, mais pas une chose que vous iriez chercher dans l'espoir de la trouver ou, Dieu nous en préserve, de vous en vanter ensuite. Mais lorsque Jones les rencontra, ces Indiens étaient le « yéti » de leur temps, légendes célèbres qui vous assurent un verre gratuit dans n'importe quel bar de la ville. Cela ne veut pas nécessairement dire, bien entendu, que Jones a menti, mais c'est une considération extrêmement importante à prendre en compte quand on examine cette histoire.

Témoignages

Afin de démontrer simplement comment le « facteur désir » a influencé les premières observations en Amérique du Nord, examinons à présent deux textes : l'un du début de l'âge d'or de la découverte des Indiens gallois et l'autre de la fin de cette période. Le premier date de la fin du XVI^e siècle, le second de la moitié du XIX^e siècle. Sir Walter Raleigh écrivit la lettre suivante en 1595, alors qu'il séjournait dans le Nouveau Monde, une lettre dans le meilleur style « Puisse-sa-Majesté-être-heureuse-de-savoir... » :

« ... Le vaste Empire du Mexique (autrement dit l'Empire de Madock), dont le soi-disant Madock ap Owen Gwyneth fut le premier conquérant, et la population avec ses Gallois et ses Britanniques, et sa tribu de courageux aventuriers... Et sa race, par la suite, régna en tant qu'empereurs du Mexique jusqu'à Montezuma... Tous

de nobles Mexicains ayant [donc], quoique la contestant, une origine britannique – Ceux-ci, princes de sang issus de Montezuma par mariage et descendance, et outre cela, la langue mexicaine, leurs usages, leurs manières et leurs coutumes britanniques variées encore en vigueur à ce jour parmi les descendants des premiers colons gallois au Mexique, 431 [ans] après que la race royale du prince Owen Gwyneth prit possession de l'Empire mexicain. »⁶



Figure 2. Sir Walter Raleigh (1552/54-1618). (DR)

On doit garder à l'esprit qu'à cette époque, les Élisabéthains considéraient que l'histoire de Madog pouvait les aider à contrer les prétentions espagnoles sur le Nouveau Monde. Sincère ou pas, Raleigh essaya d'imposer la revendication anglaise de possession de Trinidad ! Et il n'était pas le seul ; ses contemporains trouvèrent eux aussi des preuves de présence galloise en Amérique, comme par exemple le mot *penguin* (« têtes blanches » ; *gwn* = blanc, *pen* = tête en gallois) et le double « ll » de la langue mexicaine qui, à l'évidence, vient du gallois (en contradiction avec les conventions de l'écriture espagnole).

À la fin du XVI^e siècle, Raleigh n'était donc pas le seul à revendiquer la découverte des Gallois dans le Nouveau Monde. Dès 1568, David Ingram avait rapporté la présence d'Indiens gallois au Canada, en même temps que la première (et dernière) rencontre avec l'éléphant américain⁷. Mais la période la plus féconde se situa au XVIII^e siècle, lorsque les découvertes d'Indiens gallois se produisirent plus fréquemment. Le récit suivant date de 1865 et fut un des derniers. C'est le lieutenant-colonel Samuel Tappan qui fit le commentaire suivant sur les Navajos :

« Ce sont les Indiens qui offrent le plus d'espoirs... Leur langue est pour ainsi dire du pur gallois ; un Gallois peut les comprendre tout de suite [Tappan ne parlait évidemment pas le gallois]... les couvertures qu'ils fabriquent si magnifiquement sont faites exactement de la même façon que les couvertures familiales de Galles du Sud. »

La sincérité de Tappan ne peut pas être mise en doute, et l'expert en culture indienne qui réagit à son récit le traita avec bienveillance :

« Les caractéristiques de la langue navajo sont bien connues... Feu le professeur W. W. Turner a démontré depuis longtemps les affinités de cette langue avec la

⁶ Gwyn, *ibid.*, p. 120.

⁷ Ellen Pugh, *Brave his Soul: the Story of Prince Madog of Wales and his discovery of America in 1170*, New York, 1970, p. 31.

grande souche Athapascan ou Chepewyan. *In fine*, les Navajos et les Apaches sont issus d'une race venant de l'extrême Nord et qui s'est déplacée vers le sud... En ce qui concerne les couvertures, elles représentent un motif commun de *sarape* mexicain et sont véritablement bien tissées. »⁸

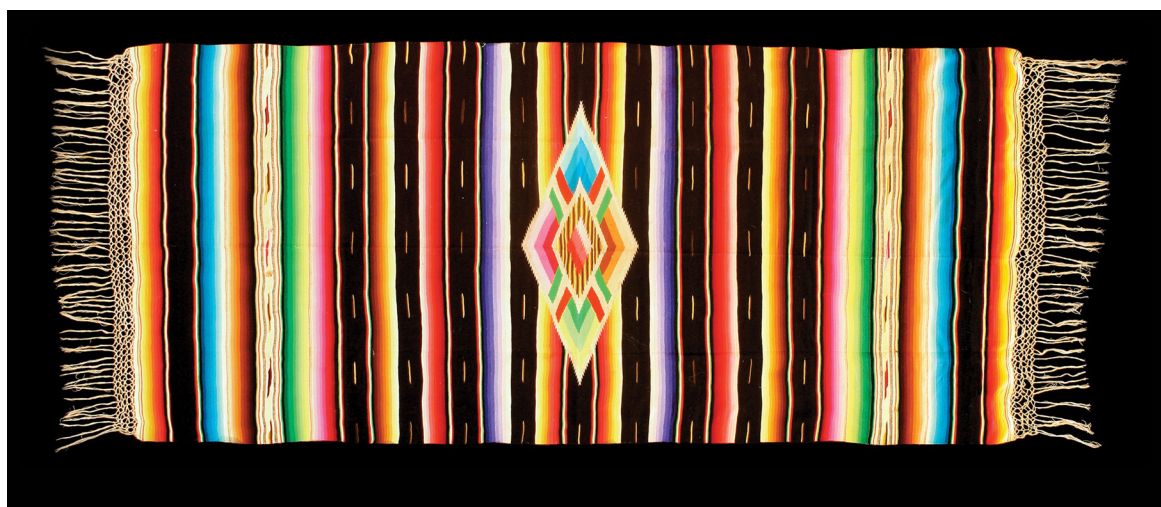


Figure 3. Motif de sarape mexicain. (Museo del Sarape y Trajes Mexicanos)

Aucun de ces commentaires ne se moque de Raleigh ou de Tappan, mais tous soulignent plutôt le « facteur désir » qui était à l'œuvre. À l'époque de Raleigh, il consistait à se battre pour la possession anglaise du Nouveau Monde ; à celle de Tappan, il était l'héritage des idées véhiculées par les nombreuses histoires sur les immensités sauvages, comme celle de Morgan Jones. Qu'un homme, intelligent sans aucun doute, puisse croire qu'une langue indienne soit du gallois ou décider que les couvertures mexicaines ressemblent à celles de la région de Cardiff, est un témoignage de sa force.

Les récits de Tappan et de Raleigh appartiennent au vaste répertoire humoristique d'erreurs et de fausses identifications qui sont le privilège spécial de la recherche madoguienne. Ils font partie de la liste au même titre que le témoignage de James Girty, l'homme des immensités sauvages à qui on avait fait appel pour aider à compiler un lexique gallois-indien et qui, étant Gallois du Sud, se plaignait des difficultés à comprendre les Comanches parce qu'ils parlaient le gallois du Nord. Et n'oublions pas ce marin anglais à qui les Indiens avaient confié qu'ils venaient de *Prydein* (Bretagne) *Fawr* (Grande), et cela en dépit du fait qu'à l'époque où Madog était censé avoir mis le pied en Amérique, l'*Act of Union* appartenait à un futur éloigné de plusieurs siècles.

En plus de leur potentiel amusant, nous devons souligner deux autres points à propos de ces rencontres avec les Indiens gallois. Le premier, c'est l'incroyable étendue géographique couverte par ces Indiens gallois, invariablement établis à l'extrême limite du périmètre de la région alors explorée par les puissances occidentales, quel que fût le moment dans l'histoire. Ainsi, au XVI^e siècle, les Caraïbes étaient une des zones préférées ;

⁸ Richard Deacon, *Madoc and the Discovery of America*, London, 1966, p. 155-6.

au XVII^e, c'était la Nouvelle-Angleterre ; au XVIII^e (l'âge d'or des Indiens gallois) c'était le Centre-Sud ; au XX^e, un rapport met l'accent sur la Colombie-britannique.

Le second point (et ceci est caractéristique des phénomènes lorsque le degré de « facteur désir » est élevé) est que les récits de rencontres suivent fréquemment un modèle. Première particularité : le héros (ou son ami) est capturé par des Indiens et, *sur le point de mourir*, il parle gallois au grand étonnement des Indiens gallois qui passaient par là.



Figure 4. Chef de guerre mandan avec une de ses femmes.
(George Catlin, domaine public)

Mais probablement, l'élément le plus courant est la mention de *livres*. Lorsque dans un village indien, on montre au héros un manuscrit ou même un ouvrage imprimé, c'est généralement la Bible, et souvent écrite en gallois. (Mais on se rappellera que la première Bible traduite dans cette langue date du XVI^e siècle. Les lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre qu'aucun livre n'a jamais été trouvé, malgré les efforts des chercheurs.)

On peut à la fois être un fervent adepte des Indiens gallois, et

accepter que la plupart des récits aient été fabriqués ou aient comporté des erreurs d'interprétation. Le fait que plusieurs personnes différentes aient traversé des expériences marquantes et similaires aux quatre coins du continent américain, n'est simplement pas crédible. Nous avons affaire à l'équivalent des histoires de pêcheurs, des fables périodiquement ressassées, des mythes des régions reculées et des méprises colossales.

Des études à poursuivre

Peut-il y avoir de la fumée sans feu ? Est-il vraiment possible que toutes ces rencontres se réduisent à une question d'erreurs, de malhonnêtetés et de prises de rêves pour des réalités ? La réponse à cette question dépendra finalement des preuves dans les domaines de la langue, des légendes, de l'archéologie, de la physiognomonie et des coutumes d'un peuple amérindien très intéressant, les Mandans, qui furent découverts pour la première fois dans le Missouri. Ils furent décimés par la vérole en 1836 ; mais pas avant que leur culture n'ait pu être observée avec soin par plusieurs pionniers. Dès leurs premiers contacts avec les Mandans, les Occidentaux furent convaincus qu'il y avait quelque chose de spécial chez ce peuple et, peu de temps après, quelques-uns commencèrent à penser que les Mandans étaient des descendants de Madog – le feu derrière la fumée du mythe des Indiens gallois.

Pourquoi pensait-on que les Mandans étaient « spéciaux » ? Essentiellement, ils sortaient du lot des autres groupes indiens de la région. Premièrement, physiquement, ils étaient exceptionnels : des descriptions anciennes les dépeignent comme étant « d'une sorte de blond ou roux ». Deuxièmement, leurs coutumes étaient décrites comme étant « civilisées » ; ils vivaient dans des villages bien construits ; ils refusaient de torturer leurs ennemis captifs et ils restaient fidèles à leurs accords.



Figure 5. Cérémonie O-kee-pa d'accession au rang de guerrier chez les Mandans.
(George Catlin, domaine public)

Mais avant d'accorder les passeports gallois, il serait sage de souligner qu'il y a d'autres possibilités. Premièrement, la dimension physique : les anthropologues modernes savent que quelques-uns des peuples amérindiens utilisaient des pigments autres que le noir sur leurs cheveux, avec des nuances plus claires éventuellement accentuées par la teinture et la graisse. Une autre raison pour laquelle les Mandans ont pu apparaître différents de leurs voisins, est qu'ils auraient pu être les derniers vestiges d'un groupe d'Indiens régionaux plus ancien, ou un peuple conquérant. (Il a même été suggéré qu'ils étaient de souche viking.⁹) Les différentes coutumes peuvent être aussi facilement

⁹ Eugene R. Fingerhut, *Explorers of Pre-Columbian America ? The Diffusionist-Inventionist Controversy*, Claremont, 1994, p. 76.

expliquées si les Mandans venaient d'autre part. Il est aussi important de ne pas se laisser emporter par les idées européennes sur la civilisation ; par rapport aux normes du XVIII^e siècle, les Mandans étaient plus « civilisés » que les Gallois du XII^e siècle. (On trouve, par exemple, l'anachronisme merveilleux que les Gallois médiévaux n'auraient pas torturé leurs prisonniers après la bataille.) La meilleure contribution que les éléments de physiognomonie et de coutumes puissent apporter à la recherche, est d'ouvrir la porte à d'éventuelles preuves plus solides. En eux-mêmes, ces éléments ne sont pas déterminants, et certainement pas gallois.

Le seul aspect de la culture mandan qui continue à intéresser la recherche madoguienne au XXI^e siècle, est la langue. En 1833, l'Américain George Catlin (qui ne parlait pas gallois) demeura parmi les Mandans pendant plusieurs mois. De nombreux portraits qu'il fit des Mandans lui ont survécu. Il raconta ses expériences dans un ouvrage intitulé *Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians* (1841, 2 volumes). C'est principalement grâce à George Catlin – qui fut séduit par la théorie des Indiens gallois – que de telles affirmations sur les Mandans continuent d'être énoncées. Parmi les coïncidences relevées entre Mandans et Gallois, on trouve par exemple le poisson : *pysg* en mandan, *pisg* en gallois. Bien que le mandan soit clairement indien – c'est en fait une langue sioux –, on pourrait supposer qu'il s'agit d'une langue hybride celto-amérindienne qui aurait été phagocytée récemment par des éléments autochtones. C'est une suggestion, mais c'est au moins davantage crédible que l'idée d'Indiens du XVIII^e siècle parlant un pur gallois, 700 ans après avoir quitté leur mère-patrie.



Figure 6. Danse du bison chez les Mandans.
(George Catlin, domaine public)

Il existe deux objections sérieuses à la théorie de la langue hybride : l'une historique, l'autre linguistique. Premièrement, l'historique. En 1796 – une génération avant Catlin –, un certain John Evans visita les Mandans et resta parmi eux pendant six mois. Evans, qui parlait gallois, était à l'origine venu en Amérique à la recherche d'Indiens gallois, mais ne détecta aucun signe de gallois dans le mandan. En fait, il se donna beaucoup de mal à dénier explicitement sa présence dans une lettre. On a avancé plusieurs

timides explications et, en une occasion, une raison malhonnête¹⁰, pour justifier cette attitude, mais les preuves d'Evans se révèlent être un sérieux coup d'arrêt à la théorie gallois-mandan.

La seconde objection est purement linguistique. Il est vrai que quelques mots en mandan – comme « poisson » – ressemblent fort à du gallois mais, en son temps, Catlin

¹⁰ Voir Deacon, *op.cit.*, p. 148, pour un exemple de référence non fondée. Le livre de Deacon est farci d'éléments sur Madog, à première vue importants mais en fait non étayés.

a aussi prétendu que les pronoms du mandan (il, elle...) étaient d'origine galloise. Le problème est que les langues ne sont tout simplement pas créées de cette manière. Une langue peut, bien entendu, prêter des mots à une autre ; les mots japonais tels que samouraï, karaté et karaoké sont utilisés en français. Pour qu'elle emprunte des mots aussi basiques que « il » ou « elle », une langue devrait être un créole à part entière ; dans ce cas, le gallois devrait avoir laissé beaucoup plus de traces que les quelques mots notés au XIX^e siècle, ceux qu'Evans n'a bizarrement pas réussi à repérer au XVIII^e. Les quelques termes identiques sont, en fait, beaucoup plus faciles à expliquer par le hasard. Après tout, mettez le mongolien à côté du français, et vous trouverez des coïncidences dans le sens des mots qui se prononcent d'une façon similaire. (Statistiquement si deux langues ont des dizaines de milliers de mots couvrant un large éventail sémantique, il ne pourrait pas en être autrement.) Ceci n'est pas le *coup de grâce*¹¹ à la théorie de la langue mandan-galloise. Seul quelqu'un ayant une expérience des langues sioux (dont le mandan fait partie), et disposant du temps nécessaire pour développer des arguments techniques linguistiques, pourrait vraiment donner ce coup de grâce.

Mais nous voilà mis en garde : les constats de similarité entre les mots (par exemple le gallois *pisg* et le mandan *pysg*) ne sont pas aussi pertinents qu'on pouvait le croire de prime abord. Réfléchissez à tous les mots qui ne sont pas semblables ! Le fait que ces allégations relatives au gallois-mandan aient été faites au XIX^e siècle est un autre rappel du « facteur désir » qui fut pendant si longtemps attaché aux « Indiens gallois ». Le facteur désir n'est pas un mal en soi, bien entendu ; qu'est-ce qui pourrait être plus louable que de créer et prolonger des liens entre un peuple européen marginal et un peuple d'Amérique du Nord maintenant presque disparu ?

Mais nous ne devons pas nous leurrer, ces liens n'ont aucune base scientifique. Les Mandans ont pu avoir du sang gallois dans leurs veines, mais il n'y a aucune preuve linguistique qui aille dans ce sens. Une personne cynique pourrait même noter que les Madogwys ont commis une erreur fatale en choisissant les Mandans ; ils ont trouvé un peuple au sujet duquel *trop* de preuves ont été accumulées.

► © Fortean Times 2002.

► Traduit de l'anglais par Élisabeth Studd Deline, publié avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur. © Éditions Kadath 2017.



*Illustration de page de titre : femme de la tribu des Mandans.
(George Catlin, domaine public)*

¹¹ En français dans le texte. (Ndt)

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy